L’hommage de la culture à Fidel

La nouvelle édition de la Foire International d’Artisanat à La Havane, FIART 2016, a invité plus de 300 artisans/artistes de 18 pays. À la fin de la visite du parc des expositions Pabexpo, Abel Prieto, ministre de la culture, a accepté de converser avec le journal Cubarte.

Sous l’effet de la douleur ayant attristée Cuba et le monde, la perte physique du Commandant en Chef Fidel Castro, la vie culturelle et artistique reprend à Cuba. Comment valorisez-vous la convocation des artisans et des artistes dans la 20e édition de cet événement ?

Tout d’abord, Raquel, la cérémonie d’ouverture a commencé avec la chanson extraordinaire d’Eduardo Ramos, interprétée par Sara, que Fidel aimait beaucoup ; suivi avec deux morceaux des frères Novo, une partie des sentiments partagés ces jours-ci, qui ont été très amers, mais aussi très encourageant, car les gens ont pleuré à Fidel et, à la fois, ils l’ont évoqué afin qu’il continue à être vivant parmi nous dans ce pays. Le discours d’Arturo, le nouveau directeur du Fonds des Biens Culturels, l’a dit avec des mots très sincères. Et enfin la surprise d’avoir Raúl Torres, Eduardo Sosa, Annie Garcés et Luna Manzanares, interprétant *Cabalgando con Fidel*, une grande contribution à l’hommage de tout le peuple, quelque chose de vraiment difficile à valoriser. Le jour de l’événement sur la Plaza, le 29 à sept heures du soir, je me suis rendu compte que les gens connaissaient la chanson et ils l’ont repris en cœur quand la vidéo a été projetée.

Les jeunes ont une identification très authentique avec Fidel, et ceci a été très important. Hier, dans le Journal Culturel, j’ai vu un reportage réalisé par Morlote, avec les déclarations des artistes qui ont participé aux solennités, comme l’acte sur la Plaza, et aussi aux gardes d’honneur. Des gens très

jeunes, comme Yasek Manzano qui a dit des choses émouvantes ; Israel et Joel, du duo Buena Fe et, avec eux, les membres de toutes les générations, Ever Fonseca, Pancho Amat, Omara, Frank Fernández, Graziella Pogolotti, une des personnalités les plus lucides de l'intellectualité cubaine d'aujourd'hui et, aussi, voir Amaury Pérez, Tín Cremata et tant d'autres qui ont fait des déclarations. José Maria a rappelé son frère Sergio avec émotion et, surtout Cintio, si proche de Fidel et tant aimé par Raul.

Les artistes, comme un élément indissociable de ce peuple, ont passé des jours très difficiles et, toujours avec un fond d'amertume et de tristesse, se soutiennent, comme tu le disais, c'est une composante d'espoir. Rapidement, cet acte d'ouverture a donné sens à la foire, quelque chose qu'on se demande, comment faire après la perte, ainsi l'a dit Arturo avec franchise dans son discours. Parce que cet événement et le saut créatif qu'a donné l'artisanat d'art à Cuba, a aussi à voir avec l'œuvre de Fidel.

Qu'est-ce qui vous avez le plus impressionné lors de votre parcours dans le parc d'exposition de la FIART ?

J'ai été impressionné par les artisans qui font des meubles, parce que l'un des problèmes débattu depuis de nombreuses années - et Mercy Correa, qui est ici, ne me contredira pas - est que nous faisions des concessions, notamment dans la fabrication de meubles, avec un goût kitsch, avec un excès de brillance, un vernis brillant qui aveugle presque et parfois une touche de fausseté, supposant être raffinée, « d'antiquité ».

Je n'oublie jamais une définition du bonheur qu'a donné José Martí. Il dit qu'il était entouré – j'aimerai rappeler ses mots exacts – d'ornements très simples et, en même temps, très beaux. Et c'est suffisant pour être heureux. Martí ne dit pas que le bonheur consiste à avoir un original de l'un

de ces peintres impressionnistes français, sur lesquels il a écrit de façon si aigue. Il ne s'agit pas d'avoir une œuvre acquise dans une vente aux enchères à que je ne sais pas combien de millions, mais d'avoir quelque chose qui soit beau, de bon goût et simple en même temps. C'est, comme il le dit à María Mantilla dans une lettre étonnante, « celui qui a beaucoup à l'intérieur, nécessité peu à l'extérieur ». Martí a perçu quelque chose qui se révélera ensuite comme une pièce maîtresse du système de domination capitaliste : le consumérisme comme sens de la vie des gens. Fidel, comme un fils de Martí, a beaucoup insisté sur l'idée que la culture fait partie de la qualité de vie et que c'est un antidote face au consumérisme.

J'ai vu ce qu'expose le groupe de Pinar del Río « Los Chapuserios », que je ne connaissais pas bien même s'il est de ma province. Ils travaillent avec des arbres déracinés par les ouragans. Ils ont pris des morceaux de troncs et ont construit des tables et des chaises qui sont liés avec des cordes. Ils utilisent des matériaux rustiques. Soudain, de tout ce monde surgit la beauté dite par Martí. La beauté de la simplicité pour laquelle on doit avoir du talent pour la découvrir, bien sûr. J'ai vu aussi d'autres groupes qui exposent également des meubles, ceux ajoutant une suggestion sur la façon de dynamiser un espace donné. Par exemple, le projet « Manufactura Propia », de La Havane, qui fait des meubles et des petites étagères pour les livres avec des produits de récupérations, très utiles et attrayantes, quelque chose d'avant-garde.

Le comité d'organisation de la FIART offre maintenant au public des propositions et des concepts, associés au fait que l'art et la culture sont plus que le « coruscant », plus qu'une image déprimante, associée au brillant médiocre. Le fait que le style rustique ne doit pas être laid, que le manque de ressources ne conduise au bâclage, est une idée qu'Alfredo Guevara répétait souvent, que le socialisme devait lutter pour créer de beaux espaces et que nous ne pouvions pas laisser que les nouvelles générations lient le socialisme avec la laideur et les choses sans âme ni charme. Un parcours plus approfondi dans cette foire est également

pédagogique en termes d'esthétique, environnementaux.

Vous mentionnez Alfredo Guevara. À quelques jours de l'ouverture de la 38e édition du Festival International du Nouveau Cinéma Latino-américain, quelle importance concédez-vous à cet événement fondé par Fidel et Alfredo Guevara ?

Il y aura certainement un hommage à Fidel lors de la journée inaugurale, dans les forums, et beaucoup plus. C'est quelque chose de naturel : on lui doit la création de l'ICAIC (Institut Cubain de l'Art de l'Industrie Cinématographique), la même année 59, avec Alfredo, avec Julio, de la Fondation du Nouveau Cinéma Latino-américain, avec García Márquez et Fernando Birri, et l'École de Cinéma de San Antonio de los Baños, qui fête son 30e anniversaire. Je suis sûr que ce Festival sera aussi un hommage à Fidel, promoteur, à côté de l'avant-garde artistique de Cuba et de ce continent, du mouvement du Nouveau Cinéma Latino-américain.

Précisément, Raquel, dans ces jours précédant le Festival, nous nous sommes réunis avec des cinéastes de différentes générations, certains très jeunes, d'autres ayant une carrière très longue et très pertinente. Nous avons eu des dialogues sérieux, clairs et utiles, comme on doit toujours faire entre les institutions et les créateurs, et on a confirmé la nécessité de soutenir, d'aider et d'appuyer ce cinéma indépendant et de transformer les structures de l'ensemble du système du cinéma cubain et l'ICAIC, et de l'ICAIC en particulier, comme institution rectrice.

Ces idées ne sont pas nouvelles. Lors de ces conversations nous avons repris les propositions de 2013 proposées par les cinéastes et l'ICAIC, surtout celles qui concernent l'approbation légale du créateur audiovisuel comme artiste indépendant et des maisons de production non étatiques

comme une partie organique du système de cinéma cubain. Nous allons continuer à y travailler dans ce ministère. En effet, dans le dernier congrès du Parti, on a ajouté une ligne directrice spécifique nous orientant tous afin de progresser dans ce domaine, en quête de favoriser le cinéma, ses cinéastes et la politique culturelle de la Révolution. Une politique antidogmatique et inclusive qui est née il y a 55 ans avec les Paroles aux Intellectuels de Fidel et qui assure une grande liberté de création dans le respect des principes.

Nous sommes d'accord sur l'urgence de certaines actions. Nous croyons que la naissance du Fonds de Développement du Cinéma est essentielle, qui peut être créé en quelques jours. C'est une formule qui permettra la sélection des meilleurs projets avec la participation d'évaluateurs hautement qualifiés et une distribution juste et transparente des ressources disponibles pour la production. C'est quelque chose qui va rendre propice un lien plus dynamique entre notre institut du cinéma et les réalisateurs.

Ce mois a aussi lieu une nouvelle édition du Festival International Jazz Plaza à La Havane et, pour la première fois, il sera également présent à Santiago de Cuba, que pensez-vous de cet événement ?

Je sais que des personnalités très prestigieuses des États-Unis, du Mexique, du continent africain et d'autres latitudes viennent au Jazz Plaza. Nous vivons un boom du talent créatif et musical associé au jazz à Cuba, et cela sera exprimé dans la confrontation fructueuse entre tous les artistes participants. Un des phénomènes véritablement notables a été de voir l'émergence de jeunes jazzistes exceptionnels. Wynton Marsalis, Herbie Hancock et de nombreuses autres personnalités du jazz dans le monde ont été éblouis par le talent des ces jeunes géniaux, diplômés de nos écoles d'art et du concours de Jo Jazz, qui ont maintenant une projection universelle.

Et le fait que Santiago accueille aussi ce festival a quelque chose à voir au fait que cette ville est la plus caribéenne de Cuba, avec l'augmentation de la force qu'a pris ce genre grâce aux nouvelles institutions, avec ce composant très nôtre que Chucho Valdés, par exemple, a intégré à son travail comme prodigieux compositeur et interprète. On dit que nous faisons du jazz latin, peut-être qu'à un certain moment on dira que nous faisons du jazz caribéen et, bien que je ne sois pas un connaisseur absolu, je pense que l'on commence déjà à parler de jazz cubain.

La Rumba vient juste d`être incluse dans la liste du Patrimoine Culturel Immatériel de l'Humanité par le Comité Intergouvernemental pour la Sauvegarde du Patrimoine Culturel Immatériel de l'UNESCO. Cette reconnaissance a été dédiée à Fidel pour être le plus grand promoteur de la diversité de notre identité nationale. Que signifie cette distinction pour la culture cubaine ?

Il est très juste que la présidente du Conseil du Patrimoine, Gladys Collazo, qui a appris la terrible nouvelle à Addis-Abeba, où siégeait le Comité de l'UNESCO, lui dédit ce triomphe de la culture populaire cubaine, de notre culture de la résistance, car ceux qui ne se sont pas laissés vaincre par le colonialisme espagnol ni, ensuite, par le colonialisme yankee, sont représentés dans la rumba. Ce sont des gens très humbles qui aimaient et aiment Fidel, et que lui a sorti de la marginalisation et de l'indigence.

Ce dimanche, suite à une initiative du président de l'UNEAC (Union des Écrivains et des Artistes de Cuba), Miguel Barnet, qui a fait tant pour défendre cette déclaration, aura lieu « La Rumba pour Fidel », dans le salon Rosado de La Tropical et dans tous les siège provinciaux de l'organisation des écrivains et des artistes. Les porteurs de cette culture que Fidel a émancipée vont le rappeler et le célébrer dans l'événement « La Rumba

pour Fidel ». Il est très important que l'UNESCO ait reconnu cette expression, si cubaine et si authentique, car en ce moment, dans tout le monde croissent les tendances fascistes et racistes, l'extrême droite la plus féroce et la plus rétrograde. Nous voyons une forte tendance fasciste avec le phénomène des immigrants. Hitler a surgit ainsi. La crise du capitalisme, le besoin d'un bouc émissaire, qui étaient alors les juifs, les communistes et tous ceux qui étaient considérés comme « inférieurs », et, maintenant, ce sont les immigrants, ceux qui fuient la misère que provoque ce système, l'horreur de ses guerres, qui sont maintenant les rejetés. Un égoïsme très douloureux est encouragé pour faire croire que la tragédie quotidienne n'arrive qu'à la télévision. On dit que plus de dix mille enfants disparus sont entre les mains des mafias, des trafiquants d'organes, des pédophiles. Ils veulent que nous nous habituons, comme devant un show télévisé, à la douleur des autres comme quelque chose qui ne nous concerne pas.